L'assesseu-suppléant

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 30

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-193068

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

étendards. Puis, l'orchestre s'arrêtait, le chœur expirait en arrivant au dernier point d'orgue, et un long silence succédait.

Tout à coup, les trompetttes appelaient à grands éclats les défenseurs de la patrie ; le tocsin sonnait, le canon grondait au loin ; soldats, femmes, enfants, vieillards se levaient, brandissant des armes ; une foule immense envahissait la scène, se précipitait en avant, et tous attaquaient le vigoureux refrain : *Aux armes, citoyens !*

Rien de plus saisissant, de plus enivrant, de plus dramatique que ce tableau. La salle entière répétait : *Aux armes !* Toutes les voix se mêlaient dans un même cri ; les mains se cherchaient et se serraient ; on pleurait d'attendrissement, on jurait de mourir pour la patrie.

LA PASTOURE

PAR JEAN BARANCY

FIN.

— Ce garçon est extraordinaire, disait-il quelquefois, voici que Laïde lui fait quasi peur, ma parole ! Je le surprends bien souvent qui la regarde à la dérobée lorsqu'elle est assise dans la salle en train de ravauder, et, dès qu'elle lève la tête, il fait celui qui est très occupé à une chose ou à une autre. Mêmement, lui qui cependant a la langue bien pendue, il ne sait trouver trois mots de suite, si, par hasard, ils se trouvent seuls. Ah bien ! il est loin le temps où il la tourmentait du matin au soir, et je suis sûr qu'à c't'heure il n'oserait plus, même en riant, l'appeler laide, une seule fois.

— Pas vrai, mon fiston ? lui demanda-t-il un jour, aussi bien pour le taquiner un peu que pour en avoir le cœur net, pas vrai que tu n'oserais point, au jour d'aujourd'hui, appeler *laide* notre petite pastoure ?

Cette question adressée à brûle-pourpoint au moment où Charlot rentrait des champs pour le repas de midi et pendant que la jeune fille achevait de mettre le couvert sur la table de noyer, parut les troubler autant l'un que l'autre. Elle devint rouge comme une cerise et il pâlit sous le hâle de son teint.

— Eh, quoi donc ? reprit le bonhomme, tu ne réponds rien, Charlot ?

— Non, père, je ne saurais certainement pas lui donner ce nom, parce qu'elle ne le mérite pas, dit-il, en regardant Laïde dont les yeux bleus restaient obstinément baissés sur les assiettes à fleurs alignées sur la table.

— A la bonne heure, garçon ! à la bonne heure ! Moi, continua le fermier en s'adressant à la jeune fille et en posant sa main sur son épaule, je t'ai toujours trouvée gentille et avenante, même le premier jour lorsque tu portais, t'en souviens-tu ? ton châle jaune et ta cape verte. Tu avais douze ans, tu en as dix-sept maintenant et, depuis que tu es chez moi, je ne t'ai jamais trouvé en faute de quoi que ce soit. Tu es une brave fille, travailleuse et douce ; je suis content de te le dire et j'espère bien pouvoir te le répéter d'ici autant d'années que tu en as déjà passées ici.

— Je vous remercie, maître Lasseur, répondit-elle, j'espère bien aussi mériter toujours votre confiance et vos bonnes paroles

Cependant un mois ne s'était pas écoulé après cette conversation que Laïde, choisissant le moment où le fermier se trouvait seul dans la salle basse, s'approcha de lui et, d'une voix un peu tremblante, car elle redoutait fort de le peiner, lui avoua qu'elle était forcée de le quitter parce que... parce que...

Elle n'en finit pas, la petite Laïde, d'énumérer ses raisons, toutes plus embrouillées les unes que les autres et qui ne touchèrent maître Lasseur en aucune façon.

Il la laissa parler sans l'interrompre, et parut rester si indifférent à l'idée de la séparation que la jeune fille sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Je ne te croyais pas menteuse, Laïde, finit-il par lui dire, et, dans tout ce que tu viens de me raconter, il n'y a pas, sauf dans ton désir de partir, trois mots de vrai. Ne m'interromps pas ; écoute-moi attentivement, au contraire. Tu veux partir parce que... tant pis si je t'effarouche, ma fille, mais je ne sais point aller par quatre chemins. Eh bien, tu veux t'en aller parce que... tu aimes Charlot. Encore une fois, ne m'interromps pas ! Oui, oui, tu aimes Charlot, jure donc le contraire, pour voir !

La jeune fille tortilla nerveusement le coin de son tablier, mais ne souffla mot.

Au même instant, maître Lasseur entendit marcher dans la cour. Il ouvrit la porte de la salle basse, aperçut son fils et l'appela :

— Voici Laïde qui nous quitte, lui dit-il dès qu'il fut entré. Souhaite-lui donc bon voyage avant qu'elle parte.

Charlot regarda alternativement la pastoure, qui n'osait lever la tête, et son père, mais il resta muet comme la jeune fille, tandis qu'un petit frémissement faisait trembler le coin de ses lèvres.

— A la bonne heure ! s'écria le fermier. On dit que si la parole est d'argent, le silence est d'or ; je vois, mes enfants, que vous en connaissez le prix. Au moins, serre-lui la main à c'te petite avant qu'elle s'en aille. Elle est quasi comme de la famille depuis le temps qu'elle travaille chez nous ; et, pour moi, çà me fait deuil de la voir partir.

— Mais .. mais, balbutia Charlot, çà n'est point possible qu'elle parte aussi subitement, sans nous avoir prévenus à l'avance... Est-ce vrai, Laïde, que tu veux nous laisser ?

Laïde n'avait pas dit qu'elle voulait quitter la ferme à l'instant même, mais elle n'osa pas répondre négativement.

— C'est donc que tu n'as aucune amitié pour nous ? demanda encore Charlot, tellement ému que les mots sortaient avec peine de sa gorge contractée.

— Bête, va ! répliqua le fermier en haussant les épaules, regarde ce que tu fais, tiens ; voilà qu'elle pleure à présent !

Il s'approcha de Laïde et posa sa main calleuse sur ses fins cheveux.

— Ma fille, lui dit-il, j'ai deviné tout à l'heure pourquoi tu veux partir et plus complétement encore que tu peux le croire, mais si je te disais de rester, petite Laïde, est-ce que tu refuserais ?

— Oui, maître Lasseur, répondit-elle tout bas.

— Et si je t'en priais, moi, reprit Charlot, est-ce que tu refuserais aussi ?

— Il le faut ! murmura-t-elle.

— Il le faut ? pourquoi donc s'il te plaît ?

— Parce qu'elle a peur de moi, répliqua le fermier. Oui, Laïde, tu as peur de moi, ne t'en défends pas ! Mais je sais un moyen de t'enlever cette frayeur et de te faire rester.

— Alors, père, s'écria Charlot, emploie-le vite, je t'en prie !

— Voilà, fit le fermier. Je te connais depuis l'enfance, continua-t-il en s'adressant à la petite, tu es une honnête créature, vaillante et douce, une bonne pastoure et une bonne ménagère aussi. Je me suis, non seulement attaché à toi, mais je t'ai prise en affection depuis longtemps, et, comme j'ai dans l'idée qu'une femme travailleuse, économe et rangée, encore qu'elle n'ait point un sou de dot vaut son pesant d'or, je te demande, Laïde, de rester avec nous, non plus pour être pastoure et servante, mais pour devenir ma fille et la femme de Charlot !

Laïde releva la tête et devint blanche comme une morte, tandis que le jeune paysan, suffoquant d'émotion et de joie, se croyait le jouet d'un rêve.

— Oh, père ! s'écria-t-il, que tu es bon ! Mais comment savais-tu...

— Ça n'est pas plus difficile de lire dans tes yeux que dans les siens, répondit le brave homme, et voici longtemps que je sais à quoi m'en tenir sur tes sentiments. Tiens, ça date quasi du jour où Laïde est rentrée du pâquis avec cette blessure, dit-il, en posant le doigt sur la petite cicatrice qui lui restait encore au front.

— En effet, et je peux bien l'avouer maintenant, répondit Charlot, depuis ce jour-là elle a occupé ma pensée d'abord, mon cœur ensuite. Cette blessure, père, tu n'en as jamais rien su, c'est moi qui la lui ai faite d'un coup de pierre. Dire que je pouvais la tuer ! Oh, l'affreux garçon que j'étais alors ! Eh bien, sa douceur et son sourire ont obtenu ce que toutes les gronderies et les corrections restaient impuissantes à obtenir, et le pardon qu'elle me donnait sans une plainte, comme la chose la plus naturelle du monde, est descendu jusqu'au fond de mon cœur, pour en effacer à jamais toutes les mauvaises pensées. Oh ! chère petite Laïde, c'est à toi seule que je dois d'avoir changé. C'est vrai au moins ? le père ne s'est pas trompé, dis ? Eh bien ! vas-tu rester ?

— Je voulais partir, répondit-elle en appuyant sa tête sur la poitrine de maître Lasseur qui l'attirait à lui, mais je crois bien que, loin de vous, je serais morte de chagrin.

Un mois après, Charlot épousait la pastoure.

Ce mariage fit parler beaucoup de gens dans le village ; car les Lasseur étaient très riches et le fils pouvait prétendre à quelque héritière cossue ; mais, quand ils eurent bien parlé, ils s'arrêtèrent ; et, maintenant, voyant le bonheur et la prospérité du jeune ménage, ils ont fini par se rendre à l'opinion du fermier et pensent qu'en effet, une femme travailleuse, économe et rangée, vaut bien un pesant d'or.

L'assesseu-suppléant.

On âmè étrè oquiè ! et sont bin râ clliaô que ne sont pas on bocon fiai quand sont nonmâ à 'na pliace, kâ cein dussè férè rudo pliési dè s'oûrè derè per dévant lo mondo : monsu lo conseiller, monsu lo dzudzo, monsu l'assesseu âo bin mé-

mameint monsu l'inspetteu. Cein prâovè qu'on est d'attaque et qu'on est bon citoyein.

Mâ sè faut tot parâi pas trâo bragâ, sein quiet on pâo étrè d'obedzi d'ein zabattrè, coumeint cein est arrevâ à Bibelet adon que l'avâi étâ nonmâ assesseu-suppléant dè la justice dè pé.

Quand l'a z'u reçu la lettra iô on lâi marquâvè que l'étâi nonmâ et que l'a z'ua montrâïe à sa fenna qu'est z'allâïe dè suite s'atsetâ dè quiet sè férè onna balla roba nâova, Bibelet s'est revou on bocon et l'a z'u couâite dè vito allâ férè on tor dè la pinta po tâtsi, sein férè asseimbliant dè rein, dè férè savâi que l'avâi étâ nonmâ dè la justice.

Quand l'arrevè, trâovè on part d'amis que partadzivont on litre et va s'achetâ écoutè leu.

— Eh! vouaiquie Bibelet, se firont, quin bon nové?

— Eh bin, tot dè bon. Parait que clliâo dè la justice dè pé n'ont pas ti étâ renonmâ, se lâo fâ.

— Te crâi! et porquiè?

— C'est que y'é reçu onna lettra iô mè diont que su nonmâ assesseu... Teni, vouaiquie:

— Bravô! bravô! Bibelet, respet por vo, cein dussè ve férè pliési?

— Eh bin, oï, lo catso pas!

— Oh! ditès-vâi, se fâ ion que tegnâi la lettra, on dzalâo, bin su, te n'é nonma qu'assesseu-suppléant!

— Eh bin, repond Bibelet, assesseu po bin assesseu-suppléant, n'est-te pas mémo afférè.

— Oh! dianstre na!

— Ne sé pas quinna differeince lâo iô avâi!

— Oh! câise-tè! c'est l'édhie et lo vin. Eh bin, étiuta, Bibelet, tè vé cein espliquâ: Te vas à la tserri avoué tè dou tsévaux, et quand t'as fé on part dè vers, ton Gris a on coup de sang et t'és obedzi dè lo dépliyi po lo ramenâ à botô; pâo-tou férè avoué la Bronna tota bletta?

— Na.

— Eh bin, po reférè te n'appliâ, te vas queri lo bâo à Sami, que te met à coté de la Bronna et te fini dè laborâ ton tamp... Ora compreinds-tou cein que vest qu'on assesseu-suppléant?

Bibelet ruminè on bocon ein bévesseint on verro, et furieux, ye fâ à l'autro: Adon l'est mè que su lo bâo!... Eh bin, éman, ye démando ma démechon! »

Boutique à louer.

Habiter n'importe quoi, excepté quelque chose qui ressemble à la maison de tout le monde, c'est la préoccupation de tous les esprits amoureux de fantaisie: Diogène demeurait dans un tonneau. Siméon Stylite demeurait sur une colonne.

La Madelaine se plaisait dans une grotte.

Arsène Houssaye a longtemps vécu dans un moulin.

Ziem, le peintre, a passé la moitié de sa vie dans une voiture.

Mon ami le félibre Anselme Mathieu demeurait dans une église à Avignon, — une église qu'il avait restaurée à ses frais, et pour lui seul.

En ce qui me concerne, j'ai demeuré pendant une saison dans une boutique. C'était à l'époque que Dickens a appelée *les temps difficiles.*

Un jour que je me promenais assez mélancoliquement le long du canal Saint-Martin, mes yeux furent attirés par cette enseigne: *Boutique à louer; s'adresser au concierge de la maison,*

— Parbleu! m'écriai-je, voilà mon affaire! Je suis las de toujours demeurer au cinquième étage.

Et j'entrai chez le concierge, comme l'écriteau m'y invitait.

Le prix me parut modique; mais je ne laissai pas d'être embarrassé lorsque le concierge me demanda mon industrie.

— Vous savez, dit-il, le propriétaire ne veut pas de métier bruyant... Ni forgeron, ni serrurier, ni marchand d'oiseaux.

— Soyez tranquille, répondis-je; il n'y a rien à craindre de tel avec moi; je hais le bruit.

— Qu'est-ce que vous vendez?

— Je ne suis pas encore décidé.

— Pas de choses désagréablement odorantes, au moins.

— Oh!

Moyennant ces réserves, l'engagement de location fut passé; et le lendemain je prenais possession de ma boutique, — une petite boutique proprette, bien claire, au milieu de laquelle j'établis ma table à écrire.

Tous les matins j'ôtais gravement mes volets, comme un commerçant, comme l'épicier, mon voisin de droite, comme la mercière, ma voisine de gauche. Je faisais mon ménage moi-même, ce qui n'était pas bien long.

Il y eut, les premiers jours, une sensation d'étonnement dans le quartier. On s'arrêtait curieusement devant ma boutique, qu'aucun rideau ne protégeait; on me regardait écrivant ou lisant.

On interrogeait surtout le concierge.

— Qu'est-ce que c'est donc que votre nouveau locataire?

— Je ne sais pas... c'est un marchand qui n'a pas encore déballé.

Et le concierge, dont j'avais su me faire un ami, me tenait au courant de tous les propos, en ajoutant régulièrement:

— Vous devriez tout de même vous décider.

— Croyez-vous?

— On n'occupe pas une boutique sans l'utiliser.

— Vous voyez bien que si.

— Je veux dire: ce n'est pas l'usage.

— Je le ferai peut-être venir.

— Enfin cela vous regarde.

— Précisément.

Je m'apercevais néanmoins que ce concierge était contrarié.

Quelquefois il venait dans ma boutique, où il avait ses grandes et petites entrées, comme le soleil, et il regardait autour de lui en soupirant.

— Qu'avez-vous, monsieur Brucolaque? lui demandais-je.

— Je pense qu'on pourrait établir un joli dépôt ici.

— Un dépôt de quoi?

— De la première denrée venue... de pruneaux, par exemple.

— De pruneaux?

— Ou de sangsues... Oh! je n'ai pas de préférence.

— Ni moi non plus. J'y songerai, monsieur Brucolaque.

Une autre fois il me dit en grattant son front soucieux:

— J'ai une idée.

— Cela ne m'étonne pas, répondis-je: voyons votre idée?

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas *blanchisseuse?*

— Hein?

— Ou blanchisseur. Les frais d'agencement ne coûtent presque rien: de l'eau, du feu, deux ou trois baquets, quelques fers à repasser. Le quartier vous fournirait de petites apprenties.

— Ah! le quartier me fournirait?...

— Certainement, vous auriez, pour commencer, la pratique de toute la maison... et la mienne.

— Je vous blanchirais, monsieur Brucolaque?

— Moi et bien d'autres. Je salis beaucoup. Examinez cette idée...

— Je l'examinerai certainement.

— Un garçon comme vous ne peut pas toujours rester sans rien faire.

— Mais je travaille beaucoup, monsieur Brucolaque.

— Ta! ta! ta! des écritures, cela ne mène pas loin.

— Voyons, quand me rendrez-vous réponse? me demanda-t-il.

— Il faut que je consulte ma famille. On ne se fait pas comme cela *petite blanchisseuse* du jour au lendemain...

Il me quitta en hochant sa tête de concierge.

A partir de ce jour, je compris que j'aurais quelque peine à me maintenir dans ma boutique.

Peu de temps après, en effet, le propriétaire me signifia mon congé — sous prétexte que *je faisais remarquer la maison.*

Charles Monselet.